

## *Journal d'un collectionneur de frissons (extraits)*

André Major

Volume 3, numéro 1, 1970

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600232ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600232ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Major, A. (1970). *Journal d'un collectionneur de frissons (extraits)*. *Voix et images du pays*, 3(1), 211–242. <https://doi.org/10.7202/600232ar>

**JOURNAL D'UN COLLECTIONNEUR  
DE FRISSONS**

*(extraits)*

*de*

*André Major*

« Une échelle... vite une échelle... »

(*Les dernières paroles de Gogol,*  
le 21 février 1852)

## I

Je ne sais pas grand-chose, n'ayant pas fait de longues études et ne connaissant pour ainsi dire que la routine du travail et de la flânerie, mais j'ai pris l'habitude, à trop rester seul, de bavarder avec moi-même, de m'écouter parler comme si c'était vraiment le seul but de ma vie. Le soir, quand je ne sors pas de ma chambre, je m'attable devant mon cahier et j'écoute crier la plume sous ma main. On dirait une bête qui gruge, qui jour après jour perce le mur entre elle et le soleil. Mais je n'attends rien, pour être franc, et la pénombre de ma chambre me suffit. Si j'ai besoin de soleil, je vais m'étendre dans le gazon, à la montagne, et je prends du soleil tant que j'en veux, je m'en barbouille les pores, je le respire, je le mange jusqu'à l'étourdissement, en gourmand que je suis ; surtout en mai, le besoin de soleil est grand, il m'en faut pour reprendre mon aplomb.

La vanité n'est pas mon fort. Qu'on ne me regarde pas passer dans la rue parce que ma chemise n'a pas la couleur du temps, parce que je ne porte pas de pantalon rayé, ni de cravate large, ça ne m'empêche pas de respirer ni de dormir en rentrant chez moi. Avec mon salaire, d'ailleurs, la mode me ruinerait, et puis pourquoi ferais-je comme tout le monde, je n'ai jamais essayé de ressembler aux autres. Prenez par exemple les cigares, je ne peux pas m'en passer. Après chaque repas, je fume un Muriel, jamais autre chose, même pas un gros cigare au rhum de la Havane. Un Muriel, c'est un vrai cigare et qui porte bien son nom. Un nom doux comme lui et qui coule comme de l'eau entre les doigts, aussi léger qu'une feuille d'oignon. On ne sait combien c'est utile, parfois, des manies pareilles. Binette, mon voisin de bureau, que je soupçonne d'avoir du goût pour les garçons, d'aller même jusqu'à les caresser quand

ils se laissent faire, me demandait souvent de l'accompagner au cinéma. Je n'avais qu'à dire que j'allais, précisément ce soir-là, rencontrer Muriel au restaurant. Il ne pensait pas à un cigare, sûr que je parlais d'une fille. Il prenait un air dégoûté et retournait à ses papiers ; moi je soupirais parce que je venais de lui échapper encore une fois.

Je me parle sans arrêt mais rarement de mon travail qui ne me dit rien de bon. Je suis tout juste capable de vérifier les comptes, de faire des additions avec la calculatrice qui, la plupart du temps, fait des erreurs de calcul. Elle est trop vieille, et monsieur Lafortune refuse de la remplacer. À son avis, ce serait du gaspillage, je n'ai qu'à la surveiller. Si elle se trompe, que je la corrige. Facile à dire, mais je n'ai pas toujours l'œil aussi vif, elle me joue des tours, et c'est moi qu'on engueule à la fin du mois quand le comptable découvre une erreur. Au bureau, je suis le silence même, le parfait employé, poli, méticuleux, honnête à en rougir de honte le jour de la paye. La secrétaire me donne mon chèque ; je suis là à faire celui qui ne comprend pas pourquoi on lui apporte ce bout de papier signé de la main du patron. Je dis merci si fort, deux ou trois fois, qu'elle a l'impression de me faire tout un cadeau. Il y a pourtant trois ans déjà que je travaille à la même place, devant ce bureau, sans jamais avoir osé réclamer la plus petite augmentation. L'an dernier, la veille de Noël, on avait oublié de me payer, eh bien je n'avais pas le courage d'exiger ce qui m'était dû. Je n'étais plus un enfant, j'allais sur mes vingt ans. Monique, la secrétaire, est une grande blonde. À côté d'elle, je dois paraître noir, mais seul devant le miroir, je suis châtain avec un teint foncé. Parfois je me trouve gris. C'est peut-être parce que je ne fréquente jamais les gens qui ont le rouge aux joues après avoir fait les fous avec des amis toute la nuit.

Le lundi matin, les autres arrivent au bureau remplis de choses à se raconter, ce qui les fait rire entre eux. Est-ce que je vais me mettre à inventer des histoires -pour leur faire plaisir ? Ce que j'ai à dire, moi, ça reste entre ma chambre et moi, un secret, au frais ou dans mes cahiers. J'habite la même chambre depuis, attendez, deux ans au moins, si ce n'est pas plus, j'irais même jusqu'à deux ans et demi. J'ai quitté la maison à dix-sept ans, quelques jours après mon anniversaire. Ma mère n'était pas très contente de me voir décamper. Elle a toujours aimé couvrir ses petits, même si elle avait la main rude. Je n'ai revu personne, je suis certain qu'ils s'arrangent bien. Mes frères doivent se débrouiller comme ils peuvent, chacun de son côté. Je sup-

pose que mes parents vont souper chez ma sœur, le dimanche soir, et qu'ils me plaignent parce que je suis tout seul. Si je les rencontrais, je leur parlerais de Muriel. Ils diraient que c'est tant mieux pour moi.

On ne s'imagine pas combien les gens jugent mal celui qui vit seul, qui se promène seul, les soirs d'été. Tenez, il n'y a pas si longtemps, le premier samedi de mai, je vais à la montagne, pour faire un tour de calèche. Le bonhomme me demande, comme s'il me trouvait un air criminel, si j'étais bien seul. J'avais beau dire que oui, ses yeux n'étaient pas tranquilles. Je monte, je lui dis d'aller au lac des Castors. Je m'oublie en cours de route et je fais comme chez moi, je me raconte une histoire russe qui se passe en Sibérie, en pleine steppe. Le cocher se retournait tout le temps et quand je le regardais, il fronçait les sourcils en se passant l'index sur les moustaches. Le manège a duré une bonne heure, le temps que je lui payais pour me promener dans sa calèche. J'aurais aimé lui offrir un Muriel, mais il m'aurait soupçonné de lui vouloir du mal, j'en suis certain. Une fille me regarde, assise sur un banc, toute seule comme moi. Il me dit : « Voulez pas lui faire faire un p'tit tour ? Ça la désennuierait p'tête. »

— Elle s'ennuie ?

— On dirait ben : toute seule de même !

J'ai conclu qu'il était marié et qu'il n'était pas capable, lui, de passer une journée en sa propre compagnie. Il devait être pas loin de dix heures. Je l'ai payé, puis j'ai marché jusqu'à la rue Saint-Dominique. Pour arriver à ma chambre, j'ouvre une première porte, c'est ensuite un long corridor à traverser ; au bout, une autre porte vitrée, laiteuse, et chaque fois que j'arrive devant, je me dis qu'elle a la chair de poule. Je la pousse : ma chambre est à droite, là, mais il faut le savoir tellement il fait noir dans cette sorte de renforcement du mur. Elle mesure dix pieds dans le long et dans le large. Un vrai carré qu'un rideau de bambou divise en deux, une cuisine et une chambre.

Pour moi, c'est bien assez grand. Mon lit ne prend que deux pieds le long du mur. À côté, j'ai installé une caisse d'oranges sur laquelle il y a une chandelle. Dedans, quelques livres et mes Muriel pour la semaine. La fenêtre n'a pas besoin de store, elle donne sur la ruelle. Comme les murs étaient tout en fissures, semblables à des varices, je les ai tapissés de cartes qui me font

voyager un peu partout. Elles m'emmènent souvent en Russie et au Tibet, moins souvent dans la Patagonie parce que le soleil finit toujours par m'écœurer, mais pas le vent parce que je comprends très bien ce qu'il dit. Au fond, il suffit d'écouter ce que disent les choses pour comprendre. Le sable du désert, on est porté à croire que c'est muet comme un caillou, mais je me demande si, en le prenant dans ses mains, en s'en mettant sur le corps, on n'arriverait pas à lui faire dire quelque chose. Quand j'ai fini de manger et que je n'ai rien à faire, j'imagine le langage de l'arbre, mettons un érable, je sais que c'est du chinois pour le pin, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre, des semblables qui parlent des langues différentes. Plus je réfléchis, plus tout devient possible. Je regarde le pot de terre où pousse ma plante, je me mets à sa place, et j'essaie de voir quelle vie c'est, pour lui, de contenir tant de terre et ces quatre tiges vertes qui font un nœud avant de se séparer dans leurs racines.

Si j'en ai le goût, au lieu de garder tout ça pour moi, je m'assois devant ma table et les mots essaient de suivre ma pensée, de la dessiner en lettres rondes parce que mon écriture est ronde. Mes « o », par exemple, on jurerait que ce sont des oranges. J'écrirais rien que pour le plaisir de voir les lignes former toutes sortes de choses aussi parfaites que les objets que je vois autour de moi. Je ne pourrais pas écrire avec une machine. Binette disait, l'autre jour, que les écrivains n'écrivaient plus à la main. Je n'ai rien répondu, il parle à travers son chapeau. Je pense qu'un écrivain ne peut pas se passer du plaisir de voir le mince filet d'encre courir comme un ruisseau dans le champ de sa page blanche, comme si c'était lui qui créait le monde pour la première fois. Je ne suis pas plus fin qu'un autre, mais j'ai assez écrit pour savoir que je ne me trompe pas.

Je regrette de n'avoir rien dit ; si Monique n'avait pas été là, j'aurais peut-être osé, je ne sais pas, ou j'aurais fait celui qui en sait long mais préfère ne pas discuter. Une fois, dans l'ascenseur, Monique était presque collée contre moi, son bras touchait ma main, se retirait, puis me touchait encore, juste assez pour que je sente le duvet contre le poil de ma main. C'était doux ; je regardais droit devant moi en me demandant si elle était comme moi, si ce toucher la faisait frissonner tout le long d'elle. À voir son visage, on aurait dit qu'il ne se passait rien ; il était le visage ordinaire de Monique, sauf qu'elle ne souriait pas avec ses yeux, que je l'entendais respirer plus fort que d'habitude tandis que moi je retenais mon souffle le plus longtemps possible.

Le lendemain, elle riait en me racontant le film qu'elle avait vu avec un ami, pas un vrai, un simple ami comme ça, pour sortir une fois de temps à autre. J'avais presque envie de l'inviter chez moi pour voir ce qu'elle ferait devant ma plante, mes cartes, ma fenêtre vide. Je cacherais mes Muriel avant qu'elle arrive. C'est mon secret, les cigares. Au bureau, je ne fume jamais, même si le besoin est fort ; j'attends d'être seul avec moi pour fumer mon Muriel, mais quand je peux le faire, j'en profite, et c'est encore meilleur que si je fumais tout le temps comme les autres.

Je ne l'ai pas invitée parce qu'avec son rire de soleil elle mettrait le feu aux cartes, elle ferait jaunir ma plante, et ma chambre perdrait ses ombres où je fais escale, ce serait une petite chambre laide, inhabitable, un fond de cour délabré. Et ma vie là-dedans ne serait plus vivable.

On ne peut pas dire que je lis beaucoup. Le samedi après-midi, si je n'ai rien à me dire de bon, je vais marcher un peu, j'entre dans une librairie et, là, je feuillette des livres. Ils ne m'intéressent pas tous ; seulement ceux qui sentent bon, qui ont des feuilles et qui se mangent. Je les hume — j'ai le nez fin, je sentirais une crotte de fourmi — et quand l'odeur me plaît, j'en achète deux ou trois où je passe plusieurs semaines à flâner, revenant au début, relisant deux ou trois fois le même paragraphe. Il m'arrive aussi, en commençant un livre, d'inventer la suite et puis de poursuivre ma lecture pour voir si l'auteur a fait ce que moi j'aurais fait. D'autres fois, après avoir fini un livre, avec les mêmes personnages j'imagine une autre histoire mais qui se passe ici, soit à Montréal, ma ville natale, soit dans les villages où j'ai campé. J'ai un faible pour les bergers que, pourtant, je n'ai jamais rencontrés, parce qu'ils sont généralement taciturnes et adorateurs de ciel et d'étoiles, parce qu'ils ont l'art d'être seuls au cœur de la nuit et que c'est pour moi une grande chose de passer les nuits à la belle étoile, avec l'odeur de la terre endormie et le sommeil des bêtes. J'ai connu des chauffeurs d'autobus, des commis d'épicerie, des vendeurs, des secrétaires, des professeurs, des chômeurs, des ménagères, des bons à rien, des hommes à tout faire, tous ces gens-là me laissent froid, je n'ai rien à leur dire, et me parlent-ils que je ne les écoute pas, mais un berger de roman, venu de montagnes étrangères et lointaines, je peux passer une journée avec lui, à le suivre, à manger son pain, son fromage, à partager avec lui le vin, le soleil et puis la longue nuit éclairée d'étoiles. Il a un grand chapeau à large bord ; sa barbe lui fait comme un feuillage tout le tour du visage avec ses cheveux gris.

Je lui dis combien l'été de la ville est piquant, vibrant, chargé de détonations secrètes et de palpitations sanguines ; il me répond que son été montagnard est un miracle de surprises et de contrastes — des jours de plein soleil lourd et des nuits humides, collantes comme du sirop, et si fraîches qu'il faut parfois allumer un feu pour se dégourdir les mains. Après, il s'en va dans son roman et moi je retourne au travail ou bien je donne à boire à ma plante inconnue (personne ne m'a enseigné le nom des plantes, des fleurs et des arbres, je dois les baptiser moi-même, et ma plante s'appelle couleuvre d'air, tant pis si son nom scientifique est latin). Tout à côté de mes couleuvres d'air, à gauche de ma table, une grosse pierre ocre et trouée je ne sais par quoi ni comment monte la garde. Il lui arrive de grossir tellement qu'elle se fait montagne où les vents auraient creusé des cavernes désertes. Certains soirs, je me prends pour le vent du nord, pour un énorme vent d'hiver au souffle long et ravageur, et je tempête, la poussière sort de la bouche des cavernes, je me calme, je mets du miel dans les cavernes et une mouche vient se prendre dans l'une d'elles. C'est ma prisonnière. Je regarde ses ailes minces battre un peu et ses pattes s'engluer, sa tête caracoler. Sa gourmandise l'a perdue. Moi qui n'ai faim de rien, je la juge bien folle de mourir pour si peu, par simple besoin. Elle survit à son malheur encore une heure ou deux, et ce sera l'immobilité, le dernier souffle imperceptible et si léger que l'air, tout autour, ne bougera même pas. Ensuite, j'ouvre la radio au FM, mais si c'est de l'opéra, je n'écoute pas, j'ai horreur des voix, il me faut de la musique pure que je laisse entrer en moi comme une vague qui me gonfle et me berce, m'emporte loin du pays de ma chambre et me rejette sur un rivage que je ne connaissais pas, comme la baleine fait avec Jonas. Le samedi passe et c'est dimanche. Je vais marcher parmi les gens qui reviennent de l'église ou qui vont par couples manger au restaurant avant d'aller au cinéma. Là où je vois un banc, je m'assois pour les regarder et quand j'en ai assez de les voir, je repars, je marche jusqu'à la montagne où les arbres sont plus grands et plus serrés les uns contre les autres. Ce sont pour la plupart des érables et des chênes habités par des écureuils. À l'automne, on voit de gros nids accrochés à leurs branches. L'été, le feuillage les recouvre pour les mettre au frais.

Il y a trois ans que je vis ainsi sans rien changer, sauf l'hiver, bien sûr, quand le froid est insupportable. Je sors beaucoup moins parce que marcher dans trois pieds de neige me fatigue plus vite et puis, occupé comme je le suis à me dépêtrer de là, je ne pense pas à regarder autour de moi, et je déteste



les rues barbouillées de guirlandes, de sapins déracinés et défigurés par les lumières rouges, vertes, bleues ou jaunes. Les gens ont le talent de tout enlaidir, rarement celui d'arranger les choses qui par elles-mêmes se débrouillent très bien. Il faut toujours qu'ils fourrent leur nez là où ils n'ont rien à faire. Au parc Lafontaine, par exemple, ils ont mis tellement de réverbères que les arbres du soir ont l'air faux ; on dirait des arbres artificiels avec ces lueurs métalliques qui rassurent les peureux. L'étang lui-même, au lieu d'être noir et lisse comme du cuir, a des reflets verdâtres, comme si l'eau était pourrie.

Si je n'avais pas vu de vrais lacs avec seulement le reflet de la lune dedans, je n'en souffrirais pas, je trouverais l'étang très beau et très vrai, mais je ne peux plus le regarder sans penser qu'un vrai lac c'est noir avec des flaque de lumières mouvantes. Pour les arbres, c'est la même chose. Mais dans une ville il faut se contenter de ce qu'on a, même de ces trembles ou de ces frênes enfermés dans des boîtes de métal qu'on fixe à égale distance l'une de l'autre au milieu des boulevards ou sur le bord des trottoirs. Un jour, ils seront peut-être assez grands pour sortir de leurs boîtes et nettoyer l'air de leurs longs bras feuillus. Allez donc vous arrêter devant ces arbres prisonniers pour leur parler, pour les caresser, on vous bouscule, on vous regarde avec des yeux plus gros que la main, comme si c'était péché. Un soir, j'ai vu un ivrogne s'accrocher aux branches d'un arbre encore trop jeune pour lui résister, et les briser à force de peser de tout son poids d'homme alourdi par la bière. Un peu plus et je l'étranglais. Je me suis approché du petit arbre incliné, je l'ai redressé, j'ai poussé de la terre autour de son tronc pour qu'il reprenne sa place, mais je n'ai rien pu faire pour soigner ses branches tordues. Chaque jour, je passe devant avant d'aller au bureau et je lui dis un bon mot ; c'est inutile mais ça me fait plaisir de savoir que je me fais du mauvais sang à cause de lui.

Ces jours-ci, la pluie était dure. Elle arrachait les bourgeons qui, une fois sur le béton, se mettaient à sentir. Ils me faisaient penser à des chenilles écrasées mais ils sentaient bon, mêlés à la pluie. Je voudrais bien ne plus aller travailler et passer mon temps dans ma chambre ou dans les rues. Dès que je m'approche de la calculatrice, il me vient des envies de tout casser, de cracher au visage de Binette et de partir sans saluer la compagnie. Il me semble que ce serait une bonne chose. Je pourrais recommencer ma vie autrement. C'est bête, à la longue, de toujours additionner les profits et de soustraire les frais de monsieur Lafortune qui grossit du ventre un peu plus chaque année. Quand il me

parle, j'ai l'impression qu'il est très loin à cause de la distance que son ventre met entre lui et moi. J'imagine que toute sa vie est là, dans cette énorme partie de lui-même, qu'il serait prêt à tout donner pour le remplir chaque jour, ce ventre qu'il nous présente tous les matins à neuf heures.

Lundi matin dernier, il faisait un temps doux. Le vent faisait le chat, il se frottait contre la peau, il était caressant et chaud, une bonne bête contente de faire plaisir à tout le monde. Je suis arrivé au bureau en retard de dix minutes. Les autres n'en revenaient pas. Ils étaient si étonnés que M. Lafortune a jugé que la chose méritait son attention. Il a dit à Monique de venir me chercher, qu'il avait deux mots à me dire dans le tuyau de l'oreille. Avec son ventre, je me demande comment il peut croire que c'est possible. Tout m'était égal, pour être franc. Il m'aurait mis à la porte que je lui aurais souri, que je l'aurais béni des deux mains. C'était pire : il voulait me sermonner. Si je me prends pour le patron, si je crois que je peux tout me permettre — des tas de bêtises aussi bêtes les unes que les autres. J'ai soupiré parce que c'était ennuyeux à mourir. Il a dit : « Si tu le prends comme ça, tu vas payer pour. Monique ! » (Elle arrive, toute rouge de n'avoir pas prévu qu'il avait besoin d'elle.) « Nous lui payons une heure de moins cette semaine. Ça lui apprendra à faire la grasse matinée. » Il était si essoufflé que c'était plus fort que moi, je lui ai ri au nez. Si j'avais continué, il se serait étouffé dans sa rage. J'ai dit à Monique de ne pas préparer mon chèque puisque je ne travaillais plus pour M. Lafortune. Il y a tout de suite eu un silence si réussi que je m'entendais respirer et que je croyais entendre digérer mon ex-patron. Personne n'osait dire le premier mot. Je n'ai pas l'habitude de clouer le bec des gens. Cette fois, je pouvais être content de moi, j'avais en quelques mots imposé le silence à celui qui ne savait me donner que des ordres. Il était trop sûr de moi, depuis le temps que j'étais, on peut le dire, attaché à lui, ne serait-ce que par l'habitude. Il n'en revenait pas, et Monique avait les yeux ronds. Par la grande fenêtre du bureau, le soleil entraînait en force, il chassait les ombres ; aucun refuge pour le mensonge ou la dissimulation. Les rides de Lafortune se comptaient à quinze pieds de distance et j'aurais pu dire à Monique que sa joue gauche, sous le fard, était ravagée par trois ou quatre points noirs. Je n'ai pas voulu profiter de l'occasion pour faire preuve de méchanceté. C'est seulement après avoir vu à qui pendant trois ans j'avais voué un culte fait de crainte et d'obéissance que j'ai décidé de partir sans même un bonjour, un salut de la main ou même un adieu dans le regard. En refermant la porte du bureau, je me trouve presque nez à nez avec

Binette, qui rougit en m'offrant une cigarette. Il est toujours aussi grand et pâle, aussi insignifiant et creux qu'un arbre pourri. Je lui réponds que sa cigarette, il peut la pomper par le cul si ça lui fait plaisir. J'ouvre les tiroirs de mon bureau, je prends ce qui m'appartient (des stylos, des carnets) et ce qui appartient au patron (des élastiques, des cacrbones, des enveloppes), et je vais chercher une grande enveloppe brune où je fourre tout mon butin. Pendant ce temps-là, j'ai Binette sur les talons qui tente, une dernière fois, de me séduire. Il me prie de ne pas faire des folies, il a même l'effronterie d'affirmer que je suis indispensable, que, moi parti, ça ne sera plus pareil. Il me dore la pilule, mais je reste de glace, je souris en moi-même à la pensée que mon départ fait couler tant de mots de cette bouche mince et acide, plus faite pour l'ironie que pour la prière. Je sors sans même consentir à lui serrer la main, je sors tout simplement parce que j'en ai par-dessus la tête d'être là avec ces gens que je n'ai d'ailleurs jamais croisés dans mes rêves, parce que c'est fini ; je recommence ma vie, loin d'ici, peut-être dans un pays encore inexistant et que je ferai apparaître dans le creux d'un songe, je ne sais pas encore ce que je ferai de cette vie dont je suis enfin seul à disposer et que je peux aussi bien flamber en une nuit qu'étirer comme un hiver perpétuel.

Dehors, c'est toujours doux, mais il ne vente plus, il ventouille, un semblant de vent, à peine un souffle, de la brise si vous préférez. On comprend que je ne rentre pas tout de suite chez moi, que je préfère boire de l'air tant que je veux, m'aveugler de soleil, m'assourdir de bruits, me noyer dans ma liberté nouvelle, bonne comme du pain, forte comme le vin, et vaste comme le ciel quand il n'arrive pas à rejoindre la mer tant il est juché haut. C'était si beau que je trébuchais, si simple que je me mordais les lèvres pour me punir de n'avoir pas pensé à ça plus tôt. J'avais envie d'arrêter une fille et de l'embrasser partout, de la serrer contre moi jusqu'à ce qu'elle crie, puis de la coucher dans le gazon et de déchirer tous ses vêtements avant de lécher sa peau, mais je me connais, il y a des choses que je n'arrive jamais à faire, et ce sont souvent celles que je trouve les plus belles.

En tout cas, j'ai réussi à quitter mon bureau sans fenêtre, Binette et ses chuchotements dans mon dos, l'immense Lafortune et sa secrétaire pâle comme une image de la mort et qui riait fort pour donner l'illusion qu'elle existait bel et bien. Ce ne sera pas difficile de trouver mieux et, puis, minute, pourquoi trouver quelque chose ? Rien ne m'y oblige. On peut toujours s'arranger sans travailler, voilà l'idéal.

Si j'avais été un autre, je crois que j'aurais chanté, dansé, fait le fou en plein milieu de la rue Sainte-Catherine qui est devenue un sens unique vers l'est où est l'avenir, disait Lafortune l'autre jour parce qu'il y a vingt ans il s'est installé au cœur de l'Est. Il joue le devin, celui qui voit loin, mais ses affaires vont petit train, j'étais payé pour le savoir, et il paraît que pour le travail que je faisais on me donnerait ailleurs le double de mon salaire. Et comme le salaire était la seule chose qui me poussait à travailler, je me demande bien pourquoi je serais resté au service de ce maudit gros ventre plein de broue ! Quand je pense que tous les matins, comme un bon petit robot pas plus brillant qu'un sou noir, je me réveillais en me disant que c'était fini de rêver, qu'il fallait me raser, avaler vite un pamplemousse, m'habiller et marcher jusqu'à Edward Lafortune Limited et commencer une journée si longue que je sortais du bureau avec la barbe déjà noire. Le soleil avait fait son temps, à peine si je l'avais senti sur moi le matin et à midi. L'hiver, ça pouvait toujours aller, mais avec le printemps, c'était plus fort que moi, je pleurais de rage en allant au bureau. Il y avait des jours (je n'exagère pas) où j'avais l'impression d'enterrer ma jeunesse, de la vendre au diable, de la brûler à petit feu. Ce n'était pas une vie, c'était l'enfer, le gaspillage, l'agonie.

Je parlais tout haut en marchant, je me sentais si riche de liberté que j'aurais voulu, pour une fois, en donner un peu à tout le monde, pas aux robineux qui en ont plus qu'il faut, mais à tous ces gens-là qui se dépêchaient de retourner à leurs bureaux, à leurs comptoirs, à leurs machines, ces pauvres qui ne savaient même plus ce que valait une journée de soleil. Jésus n'était pas si bête que je le pensais puisqu'il était plein d'amour, si plein qu'il était si on peut dire obligé d'en jeter à la face des gens qui n'étaient pas habitués à la chose. Il me semblait que je devenais un peu comme lui, en moins bon, c'est certain, en moins fort aussi parce que moi je n'osais pas partager. Je promettais mes bonnes intentions, j'en restais là. Je ne me voyais pas au milieu des gens pressés en train de leur distribuer des morceaux de ma liberté, pas par avarice, remarquez, par timidité. C'est fou mais c'est comme ça : devant un étranger, je suis un bloc de glace, figé, j'ai le visage comme de la pierre. Il faut m'écoeurer longtemps avant que je sorte de moi-même. Un beau jour, on dit un mot de trop et j'éclate, comme ce matin quand Lafortune me reprochait mon retard. Il a pourtant déjà été plus bête avec moi, beaucoup plus chien, et je ravalais ma salive, je gardais tout pour moi. Chez nous, ma mère nous a appris à tout avaler sans un mot plus haut que l'autre.

## II

Le matin, maintenant, c'est beau à mort. Je me lève aussi tôt qu'avant, mais fini le rasage, je m'habille, je donne de l'eau à mes couleuvres d'air, je mange un peu, puis je vais au Steinberg où je prends des saucisses ou un steak ou bien autre chose, ça dépend de mon goût, et je sors sans payer, c'est-à-dire que j'achète un petit quelque chose, soit des Muriel, soit deux ou trois pommes. Voilà une semaine que ça marche ; il s'agit d'avoir l'air naturel, honnête, de se ressembler le plus possible, et la caissière ne voit pas que ma chemise est un peu gonflée.

J'ai tenté la même chose à la pharmacie où j'achetais mes livres de poche. Le stand se trouve derrière une sorte de muraille où il n'y a que des produits de beauté. Je fais semblant de flâner, de bouquiner, mais j'ai *le Devoir* sous le bras, que je prends dans une boîte sans payer non plus, et je prends un livre, et quand le moment est propice, je le glisse dans mon journal, je flâne encore un peu et puis bonjour, pharmacien, je sors aussi calmement, dignement, lentement qu'un chat. À midi, j'ai fait mieux, après avoir glissé *le Procès* dans mon journal, je me suis avancé à petits pas honnêtes jusqu'au comptoir et j'ai demandé au pharmacien (un grand sec tout blanc de cheveux) s'il finirait par vendre des Muriel. Il a répondu que la demande n'était pas assez forte, que la clientèle préférerait les Old Port, les je ne sais plus quoi, et j'ai dit que c'était bien dommage, mais que, tant pis, je les achèterais ailleurs. Il a seulement ajouté, un peu dégoûté : « Pour ce que ça nous rapporte. » J'ai dit : « Bonjour quand même », et je n'en revenais pas d'avoir ajouté ce « quand même » qui était, pour moi, très audacieux. Depuis que je vole, je me sens plus courageux. Un Binette, un Lafortune ne m'intimideraient plus, je les prie de me croire. J'aimerais bien me trouver nez à nez avec eux, ils verraient que je ne me chauffe plus du même bois, mais le hasard ne peut pas être toujours de mon côté. J'ai eu envie de voir Monique pour tout lui dire ; réflexion faite, elle ne le mérite pas. Elle est trop crierde, elle ferait des « Ah ! mon Dieu ! Dis-moi pas ça ! J'peux pas croire ! » Si ma mère savait ça, elle aurait encore une crise cardiaque, peut-être la dernière, je finirais sur l'échafaud ; non, c'est vrai, maintenant on vous met en prison pour la vie. Plus de soleil, de plante, rien que l'ombre mouillée de la cellule et les prisonniers qui parlent gras en faisant des grimaces. Si j'étais arrêté pour vol, je pourrais sangloter, invoquer la misère, le chômage, la faim, qui légitiment le vol. Il paraît que

personne n'a le droit de se laisser mourir de faim parce que ça revient à se suicider. Et moi, je n'ai jamais pensé au suicide, je n'ai jamais été déprimé, j'ai le moral haut.

Ces jours-ci, après les repas, je m'étends sur mon lit et, au lieu de voyager, j'imagine des forêts épaisses, des cris d'oiseaux aux couleurs vives, des arbres qui font craquer leurs branches, et moi, une sorte d'explorateur, je marche là-dedans en fumant un Muriel quand, tout autour de moi, il y a une bonne vingtaine de filles, des Amazones, qui ont un sein caché par une peau de léopard ou de tigre. Elles ont l'œil en feu, le javelot à la main ; elles sont toutes féroces, la plupart sont belles et bronzées. Elles avancent sur moi à pas réguliers — je suis changé en statue —, et tandis que les autres gardent le bras levé, la main serrée sur leur javelot, les trois plus audacieuses viennent me désarmer et me ligoter. Elles n'ont pas l'air de voir que leurs mains, leur sein nu, leurs cuisses me font passer des frissons sur tout le corps. Elles me poussent dans le dos. Il faut que j'avance. Leur forteresse n'est pas loin — c'est truqué puisque c'est moi qui imagine tout —, à une minute de là, même pas une minute, juste ce qu'il faut pour que la scène soit vraisemblable. Les portes de rondins s'ouvrent. On dirait une grande place autour de laquelle sont rangées à égale distance une trentaine d'abris de bambou ; au fond, un grand abri, très haut, surmonté d'un soleil d'or tout étoilé et qui vous force à fermer les yeux quand on l'envisage trop directement. Les trois audacieuses m'amènent dans le grand abri en me forçant à marcher à genoux ; je voudrais les battre, mais comment, j'ai les mains derrière le dos, bien liées. À l'intérieur, c'est frais comme un jardin, ça sent les fleurs, c'est la jungle à l'envers, de l'ombre bonne à respirer, un air velouté. J'en mets trop, c'est pour les besoins du rêve. Tout au fond, moi qui suis à genoux, j'aperçois la reine des Amazones, la cheftaine des guerrières, la brave des braves, la plus belle dans la peau de léopard ou de tigre. Je la vois toute, de la tête aux pieds, en passant par le sein nu, les jambes étendues l'une contre l'autre. Là, j'ai un frisson qui me prend de partout. On me pousse jusqu'à ses pieds, et elle me sourit, pas méchante, pas belliqueuse pour deux sous, on la prendrait pour la Belle au bois dormant si elle ne portait pas un collier de crocs et un poignard à la ceinture. J'arrange les choses de façon à me trouver seul à ses pieds ; voilà en effet que d'un geste de la tête elle chasse les autres. Il y en a une qui veut rester, une grosse Amazone, et laide à vous dégoûter de la chair ; on a beau l'entraîner, elle résiste. Alors, une vraie guerrière lui plante son javelot entre les seins. C'est assez

émouvant. Un autre frisson. Et les autres tirent la rebelle par les jambes. La reine au sein nu me prend les cheveux, m'approche d'elle. Remarquez qu'elle est le silence même. Si je la faisais parler, ça n'aurait plus de sens. Je me laisse faire ; elle en profite pour déchirer de ses ongles ma chemise, tout ce que j'ai sur le dos. Je décide qu'elle ne coupera pas la corde qui me retient les mains dans le dos, je lui laisse en un mot l'initiative de l'aventure. Elle m'embrasse sur la bouche ; sa peau luit comme un beau ciel de juin, elle brille, elle soupire, arrache sa double peau, sa peau de léopard ou de tigre, et frotte sa vraie peau brune contre moi. Elle me prend comme elle veut, je suis consentant, et les frissons deviennent si forts que je bascule, roule sur elle en courant après mon souffle. Durant un moment j'ai perdu pied, j'ai tout perdu, je ne voyais plus rien, il n'y avait en moi qu'un grand frisson.

Mais tout de suite après, elle a tapé dans ses mains ; les gardiennes sont venues me prendre, et puis elles ont invité toute la tribu à me toucher, me mordre, des choses épouvantables, et pour finir, on m'a couché sur un autel. La prêtresse a allumé un feu sous moi et, avec un grand couteau à la pointe étoilée, éclatant comme un soleil, elle m'a ouvert le ventre, le rêve finit là-dessus et je dors un peu pour me reposer de cette aventure. Au réveil, je n'ai plus de surprises comme du temps où je travaillais. Le matin, il m'arrivait de m'éveiller en sursautant, j'ouvrais les yeux, mais je ne savais plus rien, ni mon nom, ni qui j'étais, ni ce que je faisais ici même. Je me tâtais les membres, je faisais des efforts divins pour revenir habiter l'âme de quelqu'un qui était moi, je n'y parvenais qu'au moment où je commençais à parler. Je disais : chaise, couleuvres d'air, Muriel, et puis Binette, Monique, rue Saint-Dominique, et je retrouvais mon nom. Depuis une semaine, rien du tout. Je m'éveille et c'est la lumière sur ma vie d'un seul jet ; je sais tout déjà, rien qu'à ouvrir les yeux. C'est savoureux. Le matin est bon, je le croque en prenant mon temps. J'ouvre la fenêtre, je m'appuie sur le rebord et je fais quelques exercices libérateurs de muscles et fouetteurs de sang. En mai, l'air est chargé d'odeurs qui gonflent les veines, du moins chez moi c'est ce qui se passe invariablement, comme si cet air-là me donnait un sang neuf, épaissi par une nuit fraîche, enrichi par les émanations des fleurs écloses du matin. Ce n'est pas que la nature soit bien présente dans cette rue, dans ce quartier, mais certains propriétaires, par je ne sais quel scrupule, lui ont concédé un pied ou deux d'espace où elle peut essayer de verdier si le soleil et les enfants lui en laissent la chance. Le peu d'odeur et de fraîcheur qui monte de ces rectangles gazonneux, de ces

boîtes de fleurs, de ces broussailles, mon nez et mon imagination le multiplient, l'amplifient, s'en font tout un délice.

Et puis, je n'ai pas dit que chaque matin je me sens plus fort, plus audacieux, rien ne m'arrête, rien, et en cherchant bien, ce n'est pas la loi qui me ferait reculer, ni la morale ; il resterait la peur, mais je la dompte un peu plus à chaque vol, et j'ai l'intention de dompter tout ce qui m'empêche d'être heureux. Une fois qu'on sait en gros ce qu'on attend de la vie, on n'a plus qu'à tout mettre en branle pour l'atteindre, en jouir et s'en détacher, ce qui doit laisser dans la bouche une saveur douce-amère tout à fait inoubliable. Mais comment saurais-je ce que je veux voir apparaître en appelant le bonheur ? J'ai vécu près de moi-même dans l'intimité de quelques richesses de rien qui me donnent encore de la satisfaction, mais de là à parler de bonheur, il faut faire un effort d'imagination. Le vol ne me rend pas heureux, pour être franc, il me donne le goût du bonheur, il m'apprend que tout est possible. Le plus difficile, au début, c'est de ne pas être crispé. La raideur de la démarche, l'empressement, une lueur effrayée dans le regard, trop de dissimulation, le manque de naturel et d'aisance dans les gestes et l'expression, voilà autant de défauts qui vous dénoncent. Moi, sans savoir comment, j'ai tout de suite évité ces écueils, comme si j'étais prédisposé — j'allais dire prédestiné mais je me suis interdit cette image de la superstition — à cette opération qui vous met hors-la-loi tout en vous libérant des obligations communes. Je pourrais voler toute ma vie sans remords, j'en suis persuadé, mais qu'on ne me parle pas de meurtre. J'ai une sorte de respect qui ressemble à de l'idolâtrie pour tout ce qui vit — écraser une araignée, parce que Monique l'exigeait à grands cris, me répugnait et me faisait honte. Quelque chose me disait que je venais de commettre un acte parfaitement inutile que j'aurais un jour ou l'autre à expier. Voler de la viande, des livres, des cigares, c'est se soumettre à une nécessité de la vie d'une façon que la société juge intolérable mais qui ne mène pas du moins à la pendaison, ce qui devrait suffire à me rassurer. Ce n'est pas encore un vice parce que, demain, si je le voulais, j'irais gagner ma vie comme tout le monde et personne ne devinerait mon passé. Je suis d'ailleurs juste assez timide pour qu'on me croie froid et distant, juste assez poli et méticuleux pour qu'on puisse compter sur moi. Je dois dire que l'idée de recommencer cette vie-là ne me sourit pas du tout. Quand on a goûté à la liberté que j'ai, on n'en oublie pas facilement la forte saveur. Seulement, on ne vole pas impunément : se mettre hors-la-loi vous distrait du rêve et des voyages (on n'imagine plus la jungle



et les Amazones, on est moins amoureux de ses coulevres d'air, de sa pierre toute trouée, de ses Muriel, on rit d'avoir certains soirs loué des calèches à la Montagne et d'avoir fait croire qu'on avait une amie qui s'appelait Muriel, parce que tout à coup l'envie de se cacher et de mentir pour préserver sa frioleuse intimité nous paraît petite et honteuse). On commence, dit l'adage, par voler un œuf, on finit par enlever une Amazone en chair et en os qu'on couche dans son lit. Elle ne s'appelle plus Cléo ou Zéférta, mais Monique ou bien encore Pierrette, et le nom de son père ressemble à Boulanger ou Labonté. L'avantage avec celle qui porte un nom commun, c'est qu'on est sûr de la tenir dans ses bras et qu'on n'a pas besoin de fermer les yeux pour la déshabiller et la caresser.

Je me connais pourtant : au lieu d'enlever une fille, j'en parle dans ce cahier, et je suis assez naïf pour m'imaginer qu'en lui donnant un nom, elle se met à exister. Il serait plus sage de partir à sa recherche. Elle ne viendra sûrement pas de son plein gré frapper à ma porte. C'est si compliqué de se rendre ici que personne n'y parviendrait sans mon aide. J'ai beau lire plusieurs heures par jour, je n'arrive pas à raconter mon histoire comme on le fait d'habitude, à inventer des vies extraordinaires, des héros exceptionnels, des situations exaltantes et des phrases qu'on peut citer quand on veut passer pour un personnage profond. Parler de mes cigares, de mes petits vols, de mon envie d'enlever une Pierrette, je ne vois pas là de quoi faire un livre, mais je suis incapable d'imaginer un Julien Sorel à Montréal, faute d'en avoir rencontré peut-être. Cette fille de Binette et ce ventre de Lafortune n'ont rien d'un héros de Stendhal. Leur vie m'ennuie encore plus depuis que j'ai cessé de les imiter. Et puis je ne suis pas un écrivain, moi, tout juste un voleur de vingt ans qui n'est pas capable de voir plus loin que son nez et qui se contente de raconter au jour le jour sa petite vie personnelle. Si jamais je sors de cette chambre, si je deviens quelqu'un de remarquable, je ferai un livre remarquable que des jeunes liront en se disant qu'ils finiront bien, plus tard, par en écrire un semblable. En attendant, j'ai toujours vingt ans, des livres à lire, des vols à préméditer et une fille à enlever en faisant un clin d'œil à la lune.

### III

Je n'ai même pas eu besoin de l'enlever. Elle s'est laissée prendre. La chose a été si facile que je croyais rêver. C'était aussi simple que fermer les yeux

et partir pour les terres vierges des Amazones. Il n'y avait même pas de lune parce que tout s'est passé en plein jour, au début de juin, par un temps de ciel clair et de beau soleil. La veille, j'avais été chercher de quoi manger pour les deux prochains jours. Je n'avais rien à faire, je marchais, la tête vide, les mains dans les poches, avec l'air détaché de celui qui a tout son temps. J'en profitais pour descendre la rue Saint-Laurent jusqu'au port où le fleuve stagne et sent le pourri. Il n'y a rien de plus noir, de plus secret, que les vieilles maisons que personne n'habite dans cette partie de la ville qui fut, à l'origine, le cœur de Montréal. Tôt le matin, on s'entend marcher ; nos pas font des échos qui font fuir les pigeons. On les voit voler d'une lucarne à l'autre, et leurs ailes font des bruits mous. Cette vieillesse de la ville me fait frémir, je la suppose fermée sur des mystères, des secrets et des ombres que les murs protègent contre l'indiscrétion des innocents que nous sommes. Elle rumine ce temps où elle s'appelait Ville-Marie, où les arbres se changeaient en Iroquois, où la montagne était lointaine et certainement très dangereuse. J'écoute la vieille ville sommeiller, rêver et soupirer, entre ses murs noirs, et je ferme les yeux, j'avance dans le sommeil de l'Histoire, je suis un pauvre fils de soldat ou de colon, je veux courir les bois, fumer de longues pipes, le soir, pour chasser les mouches noires et les maringouins, et tout le jour chasser, mais pas de trafic, je ne suis pas doué pour le commerce ; tout à coup, se baignant dans l'eau froide de la rivière, une jeune fille à la peau rouge, que je poursuis et qui se laisse prendre parce que c'est une journée où on a envie d'être gourmand et de se gonfler du jus de chaque chose. L'hiver, je mange du lard et du sirop d'érable, je chausse de larges raquettes montagnaises et je traque le renard, la loutre, et si par hasard un loup se montre le bout du museau, je l'abats comme un chien, avec une sorte de satisfaction profonde parce que le loup représente le Mal et que moi, être doué d'âme et craignant Dieu, je représente le Bien. À Ville-Marie, on m'envie, on me reproche d'être libre, de vivre selon le vent et les odeurs, de coucher avec les filles d'Iroquois, de rouler entre mes lèvres la longue pointe de leurs seins, on m'en veut d'échapper aux rigueurs de la loi, aux sévérités de la milice, au couvre-feu, à la routine d'une forteresse presque toujours menacée, pleine de râles scorbutiques, de roulements de tambours absurdes dans ce décor sauvage, de chuchotements de vieilles dévotes frissonnant dans la chapelle où, chaque matin, le Christ revit sa passion pour leur bonheur. Mais je n'ai pas l'âme ouverte à ces choses supérieures ; je ne suis qu'un jeune animal qui, pour être heureux, se contente d'une belle étoile, d'une pipe, d'un fusil, d'une pro-

menade toujours nouvelle dans le vaste désert de sapinages et de montagnes qui est sa patrie. Je souris quand le vent me lèche les joues, je crie de surprise en m'aspergeant la poitrine d'eau froide et j'ai le cœur battant, le souffle coupé, quand je déshabille une fille que je caresse pour la première fois.

Le vol des pigeons n'aurait pas ramené le présent, mais les pneus d'une auto qui freine, un klaxon s'épuisant à me prévenir que je risque ma vie ont suffi à me remettre à ma place en 1968 et à me rappeler que la ville s'est étendue par-delà la montagne, que les arbres se sont changés en édifices publics et commerciaux, qu'on ne court plus les bois mais qu'on vit dans un monde très industrialisé dans lequel je ne suis, moi, qu'un égaré. Je voudrais bien comprendre mon époque, l'accepter et vivre comme tout le monde, en me payant le luxe d'une dépression nerveuse ou d'une maladie cardiaque vers la quarantaine, mais je ne suis pas fait pour ces temps nouveaux, je voudrais m'en plaindre en haut lieu et réclamer ma vraie place dans l'Histoire. On me croirait mûr pour l'asile psychiatrique.

Je me suis remis à marcher le long de la rue La Gauchetière, dans le tintamarre de la circulation matinale. Quand j'ai senti la fatigue durcir les muscles de mes jambes, je me suis arrêté devant une librairie ouvrière. En bas, il y avait une sorte de secrétariat où un ventru moustachu parlait de Marx en anglais avec des étudiants ; au deuxième étage, on ne vendait que des œuvres complètes, celles de Marx, de Lénine et de Mao. De gros livres reliés, le texte imprimé en caractères très aérés sur du papier glacé. Comme je ne voyais personne, j'ai pris un sac sur le comptoir et j'y ai glissé un titre de chacun des trois grands penseurs. L'affaire était trop facile : il suffisait que je descende l'escalier bien lentement, avec l'air le plus naturel du monde, et que je sorte aussi lentement, mais j'entends derrière moi quelqu'un qui me dit : « Ne vous gênez pas, il y a encore de la place dans le sac. » C'était une grande brune aux cheveux coupés à la Jeanne d'Arc. Elle avait les yeux aussi noirs que les miens, les lèvres épaisses, les dents d'en haut un peu trop avancées, ce qui lui donnait une allure carnassière. Me voilà si démuni que je réponds bêtement que je voulais m'arrêter à la caisse d'en bas. Elle me montre la caisse, là, derrière nous. Je lui demande combien ça coûte. Elle hausse les épaules et m'offre un café, que je bois, assis par terre, à côté d'elle. Elle est pieds nus dans ses sandales. Chose curieuse, elle n'essaie pas de me convertir à Marx et compagnie, mais elle m'apprend qu'elle déteste les curés, les bonnes

sœurs et les péchés mortels. Elle voudrait savoir pourquoi j'avais l'intention de voler le parti communiste. Les minutes passent et je n'ai rien à lui répondre. Elle me sauve en devinant que je ne travaille pas, puis elle réchauffe notre café. Elle m'offre de lire ici si je le veux. J'ai lu jusqu'à midi ; elle fermait boutique jusqu'à une heure pour aller dîner. Je l'invite à venir manger chez moi.

Elle m'a laissé emporter mes trois livres et nous avons marché jusqu'à ma chambre. Elle a une démarche lente, sûre d'elle ; on dirait un fauve à qui la jungle appartient. Elle passe parmi les gens, les autos, comme si rien ne la menaçait. Elle a trouvé que je me donnais bien du mal pour être seul. Ma plante, mon caillou et mes cigares ne l'ont pas intéressée. Elle a tâté le matelas trop mince de mon lit et elle a dit qu'elle préférerait s'installer sur le plancher. Nous avons mangé tout le pain et le fromage. Ensuite, j'ai fait infuser du thé que nous avons bu à petites gorgées parce qu'il était bouillant. Elle s'est mise à parler de liberté sexuelle ; j'ai failli mentir et faire celui qui est au courant de ces choses. « Ne me dis pas que tu es puceau ! » Je ne savais plus où me mettre, elle me poussait au pied du mur. « Tu n'aimes pas les femmes, je suppose. » Si je ne disais rien, elle me prendrait pour un Binette. Je lui ai fait croire qu'il y avait longtemps que je n'avais fait l'amour. « Moi, je ne peux pas m'en passer. C'est comme manger ou dormir. » De la voir si gourmande, j'en avais l'eau à la bouche, et l'envie me prenait de la caresser comme un gros chat sage qui fait la boule contre vous. Mais il fallait qu'elle retourne à la librairie, qu'elle me quitte avec ma faim de sa peau, de son corps brun et rond. « Veux-tu qu'on se voie à cinq heures ? Je passerai par ici. » J'ai essayé de dire quelque chose, mais j'avais la gorge serrée.

Toute l'après-midi, j'avais beau plonger dans Marx ou Mao, je la voyais, elle, étendue sur le plancher, nue comme une plante et qui m'appelait. Quand on a frappé à la porte, j'étais fatigué par ce long effort d'imagination. Elle avait les bras chargés de sacs. On avait de quoi faire un festin d'ambassadeurs, du saucisson à l'ail, du pâté de foie, du fromage, des cretons, du pain et du vin. Elle est entrée dans ma chambre comme si elle était chez elle. Elle a tout mis par terre, elle a apporté les assiettes et les ustensiles qui séchaient dans le lavabo, et nous avons ouvert la bouteille. Elle m'a reproché de ne pas avoir de phono sous prétexte que la musique était aussi importante que le vin. J'ai dit que j'avais un appareil de radio. Elle prétend que c'est mieux que rien, que la plus

étourdissante fanfare, la pire musique de chambre sont préférables au silence épouvantable d'un trou comme le mien, pendant que moi j'essaie de trouver une émission supportable, pas trop coupée par les messages publicitaires ni par les appels des grosses madames à problèmes genre Plaza Saint-Hubert ; je tourne le bouton à droite, puis à gauche, et encore de gauche à droite, affolé, enragé par l'absurde besoin qu'elle a de musique alors que moi, quand même, je peux m'en passer de longs jours sans perdre la tête ni le goût de la vie.

Elle s'est étendue à la romaine et elle a commencé par manger les raisins. Je faisais semblant de manger, moi aussi, mais je ne pouvais pas m'empêcher de regarder ses dents mordre dans le raisin, puis ses lèvres se mouiller de jus et sa langue passer sur elles pour en tirer tout le sucre. Sa gourmandise, son plaisir évident, qui se voyaient dans l'éclat de ses yeux, me fascinaient tellement que, pour la première fois peut-être, j'ai vraiment savouré un raisin, cher de regarder ses dents mordre dans le raisin, puis ses lèvres se mouiller de pressant sa chair entre mes dents, jouant dedans avec le bout de ma langue, suçant tout son jus et avalant sa moelle douce et fraîche. Quand il n'est plus resté que le squelette de la grappe, nous avons tranché du pain, c'est-à-dire qu'elle m'a donné le couteau et que j'ai tranché de ma main gauche, qui est la bonne, plusieurs tranches épaisses et plus ou moins régulières, que nous avons beurrées de cretons, de pâté de foie, puis de fromage. Elle a tenu à m'apprendre l'art de boire, que je connaissais mal, selon elle.

D'abord, la première gorgée, tu ne l'avales pas à même la bouteille ou ton verre, surtout en compagnie d'une femelle ; tu lui offres la première gorgée, qu'elle réchauffe dans sa bouche, puis tu ouvres la bouche, en la collant à la sienne, et tu bois lentement le bon vin rouge et chaud, mais si elle se met à te passer la langue sur les lèvres, là, le vin fait un effet inattendu et, pour tout dire, émouvant. Je perdais le souffle, je fermais les yeux, et elle profitait de mon amnésie, de mon aveuglement, de ma paralysie, pour passer ses bras autour de ma taille et se rapprocher encore plus de moi. Tout se passait sans moi puisque je ne bougeais pas tandis qu'elle s'emparait de moi en ne retirant pas une seconde sa langue de ma bouche et qu'elle prenait ma main dans la sienne pour la conduire là où elle en avait vraiment besoin. Je m'étais mis, un peu malgré moi, à la découvrir telle qu'elle était sous l'écorce de sa blouse, de sa jupe. Ma main m'apprenait qu'elle était nue sous sa blouse et qu'il suffisait de la déboutonner pour toucher enfin à une femme de chair. Mais elle

s'était renversée comme un arbre qui s'abat d'un coup en m'entraînant avec elle et en me soufflant des mots vaporeux dans l'oreille et que je n'arrivais pas à déchiffrer. Sa blouse s'était retirée de sa jupe et je sentais sous ma main une peau chaude, lisse, que je remontais comme un cours d'eau jusqu'à cette chair plus molle et plus fraîche du sein. Par ignorance, je ne m'arrêtais pas à la pointe durcie, je pressais tout le sein, je le pétrissais avec une hâte si grande, une violence si excessive que deux ou trois boutons s'arrachèrent. J'avais trop de pudeur encore pour oser regarder sa poitrine, que je me contentais d'admirer avec la main. Si je la caressais en descendant vers le ventre et plus bas encore, elle s'agitait, son corps avait des remous et elle gémissait tellement que je cessais de bouger. Elle avait beau me chuchoter de continuer, j'étais paralysé. Elle gardait assez de sang-froid pour prendre l'initiative de glisser hors de sa jupe et puis de me caresser lentement, en sachant très bien qu'elle menait le jeu à son gré et que je n'avais plus la force de m'opposer à tout ce qu'elle pourrait faire ou exiger de moi. Et tout à coup, je me sentis pris ; j'entrais en elle, chaude, humide et fébrile. Rien que de sentir ses cuisses contre les miennes me donnait tant de plaisir que j'aurais accepté que ma vie s'arrête là ou qu'elle ne change plus. Elle ramenait constamment ma main sur son sein pour que je le presse encore et encore, ce qui l'énervait davantage et lui faisait pousser de petits cris aigus qui m'étonnaient. Et il y a eu une sorte de balancement de nos corps, une vague de mouvements et une grande détente, après quoi j'ai senti tous mes muscles s'amollir, mon sang ralentir, comme si j'avais fait un effort immense et que je m'étais ensuite étendu dans l'herbe fraîche, sous la protection de grands arbres frémissants.

Ce qui venait de se passer ne l'avait guère impressionnée, elle. C'était une sorte de jeu entre le jambon et le dessert, un spectacle, un vin léger qui dégage l'estomac. Elle était assise à l'indienne, à côté de moi, la blouse ouverte sur la poitrine noyée d'ombre, et je l'entendais mordre dans le pain croûté et puis avaler ses bouchées. C'était comme si plus un mot n'était nécessaire et que nous n'avions plus maintenant qu'à vivre chacun dans le bruit de ses pensées. Elle aurait voulu partir que je n'aurais pas bougé le petit doigt pour la retenir, je l'aurais saluée d'un sourire un peu las, c'est tout. Mais elle n'avait pas envie de partir puisqu'après le festin, au lieu de digérer le plus silencieusement possible, elle s'étendit sur mon lit qu'elle occupait presque complètement et se mit à parler sans répit, me disant ce qu'elle pensait de la lutte des classes, des bourgeois qui sont odieux, même s'ils ont déjà joué dans l'Histoire un rôle

révolutionnaire, de la crise économique rêvée qui ouvrirait enfin les yeux du prolétariat nord-américain à demi embourgeoisé, me questionnant sans aucun égard pour mon intimité.

— Dis-moi quel est ton premier souvenir ?

J'étais assis au pied du lit, savourant un bon cigare dont l'odeur s'était rapidement répandue dans ma petite chambre et qui ne lui déplaisait pas, semblait-il, mais l'incitait au contraire à vivre très intensément. Je la soupçonnais de me tirer les vers du nez pour mieux m'avoir. Tout ce que je lui confierais servirait sa cause. Elle devinerait que tel aveu était une faiblesse, ce rêve une brèche, cette peur un moyen de me tenir. Le vin avait amolli mon instinct de méfiance, il me rendait semblable à l'enfant qui se livre aux adultes en toute quiétude. Je n'avais pas à explorer longtemps ma mémoire pour que s'échauffe et me monte aux yeux cette image d'un balcon où je pleure, crie et me désâme parce que j'entends gronder un énorme camion rouge arrêté dans la ruelle et qui menace de monter jusqu'au troisième étage pour me dévorer. Mais je n'ai rien dit, en dépit de son insistance, j'ai préféré mentir et lui faire croire que je n'avais pas de mémoire.

Elle passait d'une chose à l'autre sans me prévenir. Elle voulait ensuite connaître mes origines sociales. Elle me soupçonnait d'être un déclassé, d'avoir refusé le monde bourgeois sans avoir le courage de faire cause commune avec les travailleurs. Elle s'acharnait à parler comme Marx, Lénine et Mao, ce qui m'irritait et me rappelait les prêtres qui ont tous le même vocabulaire emprunté à quelques livres où ils croient que toute la vérité du monde est enfermée. Je me suis levé, je l'ai interrompue pour l'assurer que moi, je n'avais pas besoin de justifier mon existence, que la philosophie était une solution méprisable et que, déclassé ou pas, j'entendais continuer à vivre comme je vivais, seul et libre. Elle bondissait déjà pour me révéler le vrai sens de la liberté qui élimine toute solitude et te rattache à une communauté à laquelle tu apportes le meilleur de toi-même, mais je lui ai crié de se taire. Elle restait-là, bouche bée, assise sur le bord du lit, dans la pénombre qui la rendait presque invisible, sauf ses yeux noirs qui brûlaient comme ceux qu'ont les enfants du peintre Lemieux ; on ne voit qu'à peine leurs corps, les yeux leur mangent tout le reste. Ses yeux à elle cherchaient à me dévorer ; ils étaient l'écho de mon cri. Si elle avait pu me griffer, elle l'aurait fait ; j'ai reculé et j'ai fait semblant de préparer du café. Elle s'est levée doucement, je ne bougeais plus, certain qu'elle

allait m'attaquer à l'improviste, et je me souvenais que le couteau à pain était resté par terre. Je me retournai brusquement pour parer le coup ; elle n'était pas derrière moi, elle était penchée sur ma boîte de bois, mon fourre-tout.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Penses-tu que je vais m'en aller la poitrine à l'air ? Donne-moi des épingles que je remplace mes boutons.

Ces quelques mots me soulageaient d'une angoisse énorme. Je n'avais pas d'épingles, mais je ne manquais pas d'aiguilles ni de fil. Elle est restée encore dix minutes, le temps de réparer sa blouse, qu'elle avait enlevée, se promenant la poitrine nue comme si j'avais été sa petite sœur. Quand elle ne parlait pas, elle me touchait, j'avais une envie très forte de m'approcher d'elle et de la caresser comme un chat. Il avait fallu qu'elle fasse comme tout le monde, qu'elle essaie d'en savoir plus long et de me ramener dans le troupeau que j'étais si heureux d'avoir déserté. Plutôt que d'être tendre, je lui pinçai la pointe du sein gauche.

— Maniaque ! dit-elle après avoir crié.

— Mautadit que t'es pas fine ! (J'ai dit « mautadit » comme mon père parce que ma mère nous aurait tués si nous avions osé dire « maudit ».)

Je me suis assis à ses pieds pour humer la bonne chaleur de ses jambes, pour sentir contre ma joue le velouté de sa peau. Elle a soupiré en se levant : « J'en ai des choses à t'apprendre ! » ; c'était dit avec une mine très désespérée.

— Je ne veux pas t'imposer cette corvée, dis-je furieux d'avoir été bousculé au moment où je rêvais d'une tendresse infinie, d'une chaleur incessante, d'une présence toujours réconfortante.

Elle me regardait, mais son regard ne s'arrêtait pas sur moi, il allait plus loin, peut-être jusqu'à cet être nouveau qu'elle aurait voulu arracher de moi, contre mon gré.

— Comment fais-tu pour vivre ici, seul, sans travail, sans amis ?

— Je ne fais rien, je jouis de ma vie, c'est tout.

— Ce n'est pas très exaltant.

— Pourtant, moi, ça m'amuse de savoir que je pourrai marcher toute la nuit si je veux parce que demain matin je n'ai pas de travail qui m'attend.



Ma philosophie la laissait froide, elle était à des milles de la sienne, qui était sociale et peut-être métaphysique, je n'en sais rien. Je comprenais cependant que mon attitude l'attriste et je me reprochais mon ingratitude.

— Je ne suis pas fait pour les autres, je pense.

Elle a haussé les épaules :

— Tu es bien malade. Mais je t'embrasse quand même parce que ta bouche est bonne.

Et je l'ai encore sentie sur moi, lourde et chaude, et je ne bougeais pas, emprisonné par cette chair qui aspirait la mienne, par cette bouche qui pompait la mienne, ces mains qui me nouaient à sa chair solide où je perdais pied. J'ai trouvé que c'était bon à en mourir, mais elle était déjà partie ; il ne restait d'elle qu'une odeur dont je voulais imprégner mon corps. Je me suis étendu sur mon lit, le visage dans les couvertures pour retrouver un peu de son corps. Et si elle ne revenait pas ? Ce serait de ma faute. J'avais été délibérément désagréable, taciturne et brutal. Lui avoir pincé le bout du sein pardessus le marché ! J'aurais aimé lui écrire pour me faire pardonner : seulement j'ignorais tout d'elle, même son nom et son adresse. Évidemment, je savais où elle travaillait, mais je ne me voyais pas m'avançant vers le comptoir et lui débitant mes excuses, au milieu de tant de livres qui ne parlent jamais de ces choses-là.

Peut-être qu'elle reviendra demain, peut-être que c'est fini pour elle. Mon cigare avait mauvais goût. Ma chambre me paraissait tout à coup trop petite pour moi. J'ai passé une nuit blanche à me demander l'impossible, et puis j'ai bu du café, plusieurs tasses de café, pour voir mes mains trembler comme des feuilles de tremble dans la fine poussière du matin.

Je regardais mes coulevres d'air et ma caverne, et je ne sentais plus rien au-dedans, plus rien, parce que la fille brune, l'amazone-libraire, la fille trop simple aux dents de castor, avait passé la soirée dans cette chambre, bouleversant mon ordre, ébranlant l'empire de ma solitude ; j'avais l'impression qu'il n'y aurait plus d'intimité possible ici. Et je regardais mes mains qui tremblaient au-dessus du vide qu'elle avait fait autour de moi.

J'ai attendu quelque chose, un message, une délivrance, une distraction ou le sommeil, n'importe quoi, pour être franc, n'importe quoi. J'entendais les moineaux jaser entre eux et se demander où ils pourraient bien dîner ce

jour-là, ce qui m'a fait penser que le plancher de ma chambre craquait quand je marchais, couvert qu'il était de miettes de pain séchées. N'ayant pas de balai, je me suis servi de deux morceaux de carton pour recueillir dans un tas grand comme ma main tous les restes de mon dernier repas partagé avec ce Castor aux yeux perçants qui avait commis la faute de m'arracher aux songes. Maintenant, je n'étais plus certain d'avoir raison de vivre comme je le faisais. C'était pourtant une fille très calme, énorme de lenteur et de sérénité, qui m'a aimé comme une bonne bête et qui est partie sans rien casser, avec infiniment de tendresse pour moi ; et moi, une fois seul, je découvre qu'elle a tout jeté par terre en étant aussi indifférente aux cartes qui tapissent mes murs, à mes coulevres d'air qu'elle appelait des sancevières, à ma pierre caverneuse, à mes cigares, à l'odeur de rêve qui nous serre à la gorge quand on entre ici. J'aurais voulu être près d'elle en pleine lumière pour comprendre enfin ce qui s'était passé ; j'en serais sans doute quitte pour me reprocher l'illusion d'un soir.

J'ai lancé les miettes aux moineaux qui ont d'abord joué les effrayés, mais ils ont fini par comprendre que j'étais en quelque sorte leur Armée du Salut à moi tout seul. L'insomnie me creuse l'estomac. Rien dans le réfrigérateur, rien dans la boîte à pain, rien qu'une pomme déjà amollie et brunissante, que j'ai arrosée de sirop d'érable pour la rendre appétissante. Ce journal m'amuse et me berce. J'y raconte la dernière journée de ma vie et je me plais à voir que les grands problèmes du monde ne passent pas en moi, que je ne suis qu'un pauvre garçon de vingt ans qui aurait voulu être un héros, un coureur des bois en Nouvelle-France mais qu'on a mis au monde trop tard. Pour vivre dans un monde qu'on refuse, je sais qu'il faut inventer son propre bonheur. Depuis que j'ai quitté mon travail, j'ai pris un grand plaisir à voler ma subsistance, à savourer mon loisir, à rêver soit en lisant, soit les yeux fermés. Plus je lis, plus je trouve facile d'écrire. J'apprends à jouir de moi, des mots qui me viennent à l'esprit et que je roule dans ma bouche comme des bonbons, du pain parfois sec que je trempe dans le café du matin, le bon café noir qui commence par donner de la joie aux narines, puis qui comble la langue et la gorge. Dormir est aussi une autre forme du bonheur : on attend d'être très las, on s'étend sous les draps, on s'abandonne, et le matelas aspire votre corps, il boit votre fatigue ; on ferme les yeux, c'est la nuit, un délicieux renoncement. Il arrive que le sommeil soit la meilleure façon de vivre, je trouve, mais ce matin-là, il ne voulait pas me prendre dans ses bras. Et alors je suis sorti

de ma chambre dévastée, j'ai traversé la nuit du long corridor et, en arrivant dehors, j'ai senti le poids du jour s'abattre sur moi avec sa lumière insupportable, si violente que je dus fermer les yeux et attendre que l'écran de mes paupières filtre les rayons, que s'y habitue la rétine de mon œil.

J'avançais au hasard, essayant peu à peu de voir où je mettais le pied, quand une main glisse le long de mon bras, me tire en arrière : c'est une ombre, puis un visage d'homme dont la bouche se tord en souriant : il me tient toujours le bras, il marche en boitant, comme un oiseau sur une seule jambe. J'aurais voulu me détacher de lui, l'envoyer chatouiller le diable, mais je n'osais pas, je le prenais pour un aveugle. Je descendais la rue Saint-Dominique avec, avec à mon côté, cette infirmité qui rendait le soleil cruel.

— Je n'ai pas un sou, lui dis-je pour qu'il me lâche enfin.

— Rien ?

— Pas un sou, rien.

Il hoche sa tête ronde — un œuf couvert de poils gris — ; il pue l'été qui se gâte, l'air pourri, la salive pâteuse, et pourtant, malgré la chaleur, il ne sue pas, on le croirait irréel à force de laideur concentrée. Il y a ici une porte de cour à demi ouverte ; il suffirait que je le pousse du coude très fort et il irait s'étendre de tout son long dans l'ombre de la clôture. Voilà cinq pas et nous y sommes. Sa main me serre davantage. Alors, rendu devant la cour, je lui dis :

— Regardez !

Il dit : « Quoi ? », et j'en profite pour arracher sa main de mon bras et le jeter le plus loin possible. Il a trébuché, il est tombé en me criant des insultes, des malédictions outrageantes, des noms infamants, une véritable orgie de haine. Je n'ai pas pu m'empêcher de rire en le voyant, cul par terre, noyé dans ses pantalons trop larges, son veston délabré, sa barbe courte et blanche qui a, en plein soleil, des reflets d'aluminium.

L'épicerie du coin est bien au coin ou à l'angle de deux rues. Je n'y viens jamais : l'endroit est peu propice au vol. Steinberg a au moins ça de bon qu'on peut le voler. Ici, chez Ben Larose Grocery, je doute qu'un voleur vive gras. C'est petit, tout sur le long, avec des rangées qui débouchent sur le comptoir d'où le propriétaire peut tout voir d'un seul coup d'œil averti ; il n'y a pas

d'allées transversales, de coins d'ombre ; aucune chance donnée au misérable. Je sentais son regard de Canadien français rendu soupçonneux, aigre et mesquin par la concurrence immense des Steinberg, je le sentais planté dans mon dos, me paralysant, gênant mes gestes, ma démarche trop raide, pas assez naturelle. Autrement dit, je n'étais plus à l'aise dans ma peau à cause d'un regard qui ne pardonnerait pas et d'un endroit sans charité, d'une sévérité presque écossaise. Je jetais un coup d'œil désintéressé sur les conserves, puis sur les biscuits de toute pâte, me dirigeant, mine de rien, jusqu'au comptoir des produits laitiers (parlez-moi d'un fromage doux et frais, ça remplace tout à la condition de le manger avec un bon pain et de rêver de pins d'ombre, de prairies toutes fumantes sous le soleil). J'ai un faible pour les fromages plutôt plats parce qu'ils se glissent tout seuls dans la poche ou dans la chemise. Un Gouda, au contraire, ça vous met un sein de matrone à la mauvaise place ou ça vous donne l'allure d'un bossu. Je fouinais, je tâtais celui-ci, je soupesais celui-là, un vrai Italien au marché, pas pressé d'acheter, méditant sur les profits de l'opération, supputant tout. Je suis de velours vêtu à la façon d'un Italien très pauvre, mais je n'en ai pas la carrure, la largeur d'épaules, ni l'aspect de nain trapu, ni la tête noire et frisée, ni le cou aussi large que la tête, même si j'ai le teint foncé, le cheveu sombre et l'œil noir comme le diable. Bref, je joue l'Italien, faute de pouvoir payer ce que j'ai envie de manger. Mais avec cet épicier soupçonneux dans le dos, j'ai beau manigancer, je n'arrive pas à commettre ce petit délit de rien du tout — prendre un fromage. Je jure, s'il me laisse la chance de lui voler ce fromage orangé, de lui acheter une boîte de cinq cigares en guise de compensation, je le jure trois fois d'affilée, mais la troisième fois c'est avec une rage qui me fait trembler. Une ménagère arrive sur les entrefaites ; elle ne devine pas combien je lui souhaite la bienvenue et que si j'avais le sang plus vif, je lui sauterais au cou malgré sa corpulence et mon dégoût des chairs molles qui suent. J'écoute leur conversation : qu'elle réussisse à le passionner pour un sujet banal, et je trompe sa vigilance. Le dialogue est encore trop mou : c'est humide, effrayant, ces jours-ci, au moins s'il pleuvait, l'air serait moins pesant. Et elle : « Ma voisine, vous savez, la jeune mariée du printemps, figurez-vous que son mari est envoyé en dehors de la ville. La compagnie l'oblige, qu'a m'a dit. A va passer une partie de l'été en ville toute seule, et puis j'me demande si est pas partie pour la famille. J'dis ça sans savoir, mais quand une jeune femme se met à brailler pour des riens, on peut penser que son premier bébé est en route. » De là, elle passe à l'augmentation des impôts

qui mène au communisme, selon elle. Et lui, qui est de tendance créditiste, dénonce les ouvriers qui font grimper le niveau de la vie si haut que ça va craquer un jour ou l'autre ; alors moi, très lentement, j'étends ma main presque glacée sur le fromage tout en regardant plus haut que moi, et je le fais entrer comme chez lui dans l'ouverture de ma chemise, qui gonfle un peu au-dessus de la ceinture. On me prendrait pour quelqu'un qui abuse de la bière et passe ses journées assis. Pour retrouver mon naturel, je furette ici et là. L'épicier et la ménagère se donnent raison de penser comme ils pensent, de maudire le temps qui court, les exploités responsables, selon eux, des abus des exploités. Je devrais leur prêter les œuvres de Marx pour les éclairer, mais ils préfèrent la lecture des journaux à sensation qui font leurs manchettes avec le viol d'une vierge dans un chalet, avec le divorce de deux artistes populaires ou avec les morceaux d'un macchabée découvert dans un fossé de la rive sud du Saint-Laurent. Il leur faut des événements très personnels pour se passionner. Quand ils s'en prennent aux syndicats, c'est parce que le prix du beurre et des vêtements a augmenté et que, cet été, ils ne pourront pas se payer des vacances à la campagne. Ils enverront les enfants dans une colonie de vacances pour avoir la paix durant les grosses chaleurs de juillet. Eux, ils végéteront à balconville et comme l'été est vite passé, ils n'auront pas le temps de s'ennuyer. J'arrive à la caisse où je dois attendre que la conversation meure d'elle-même, ayant épuisé tous les sujets, et je demande des Muriel avec filtres. L'épicier, un solide moustachu, l'air furieux :

— C'est toute ?

— Oui.

Il lance les cigares sur le comptoir :

— Quarante cennes.

Je cueille au fond de mes poches de la menue monnaie, qu'il ne semble pas apprécier à sa juste valeur et cela l'autorise à me tutoyer :

— Tu passes l'avant-midi ici pour acheter ça !

Je lui dis quand même bonjour et je sors sans répondre à ses grognements. L'aveugle m'attendait, assis sur la dernière marche d'un escalier, mais il voit aussi bien que moi et malgré le soleil qui le force à fermer les yeux, il me reconnaît :

— Minute ! (Il se lève pour me rejoindre, mais je ne me retourne pas, je marche d'un bon pas, sans courir pour ne pas attirer l'attention de l'épicier qui est sorti prendre un peu l'air.)

— Je t'ai vu, dit le vagabond qui s'accroche à mon bras. C'est pas la première fois que je te vois. Chez Steinberg, l'aut' jour, c'était du beau « sté-que », hein ? Y devait être tendre comme du poulet, hein ? Je fumerais ben un bon cigare. On ben p'tête que je pourrais aller dire un mot à Larose . . .

J'ai marché avec ce bavard à mon bras jusqu'à Sainte-Catherine. Il continuait à vouloir me faire chanter ; je me taisais, je regardais droit devant moi, comme si j'avais été tout seul. Il fallait que je me débarrasse de lui avant de rentrer chez moi, sinon il gâcherait ma journée.

— Moitié-moitié, répétait-il.

— Allez donc chier !

J'ai dit ça assez fort pour qu'il me lâche le bras. Monsieur n'en revenait pas, il m'a tout de suite libéré, offusqué :

— Mon p'tit maudit fendant, ça va te coûter cher, ça !

Ses lèvres se sont serrées pour essayer de passer pour très méchantes, tandis que sa tête se balançait de gauche à droite dans un mouvement de pendule avec l'air de dire que vraiment la jeunesse d'aujourd'hui ne se donnait pas la peine de réfléchir avant d'agir et qu'elle aurait à le regretter amèrement. Ce pauvre robineux, ce passionné de la bouteille, croyait que je craindrais ses repréailles et que je deviendrais une sorte de Saint-Martin-malgré-lui. J'ai souffert tout seul, je jouirai tout seul. Tant pis pour ceux qui n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout. Ils veulent la liberté mais sans courir eux-mêmes les risques du métier. Ou peut-être que ce vieillard s'est mis à avoir la trouille, qu'il fait dans ses culottes à la pensée qu'il pourrait finir ses derniers jours derrière les barreaux.

Je suivais mes pensées sans me retourner ; c'est seulement rendu devant l'escalier de la maison où j'habite que j'ai senti quelque chose derrière moi. Il était là, à vingt pas de moi, avec ce rictus figé qui lui donnait un air brigand de ruelle, et, en me voyant le regarder, il a éclaté de rire. Un rire qui n'en était pas un ; on aurait dit une déchirure, un essieu que des grains de sable rudes

font grincer. Vite, je l'ai rayé du paysage, j'ai étouffé son rire en redécouvrant que les persiennes vertes de la maison ressemblaient à s'y méprendre à celles qu'il y avait chez nous et qui gardaient dans la maison beaucoup de fraîcheur et une pénombre qui faisaient mon bonheur quand nous revenions de la campagne, à la fin d'août, un soir de fin du monde. C'était un moment qui ne revenait qu'une fois l'an, toujours un soir d'août, à la veille de la rentrée scolaire. Ces deux mois de campagne nous avaient habitués à un air pur et plein. Dès qu'on entrait à Montréal, nous avions l'impression de suffoquer, nous manquions d'air, mais je voyais notre maison, l'escalier aux marches grises, à la grosse rampe verte (du même vert feuille de chêne que les persiennes), et je me préparais à humer l'odeur particulière de la maison, à sentir sur moi cette fraîcheur.

Toutes les fenêtres de la maison ont leurs persiennes, sauf celle de ma petite chambre qui donne sur la ruelle, peut-être parce que le soleil n'y vient pas et qu'on n'a jamais songé à accorder la moindre importance à cette chambre qui servirait de pièce à débarras si je n'y vivais pas depuis deux ans déjà. Et j'eus tout à coup la sensation d'être en danger ; si ce vieux fou avait l'idée de m'empêcher de dormir, c'était simple, il passait par la ruelle et, sans trop d'efforts, il s'accrochait au rebord de ma fenêtre pour pénétrer dans mon refuge. Il ignorait heureusement que j'habitais dans cette chambre. Une intrusion hasardeuse pouvait le conduire en prison. Il réfléchirait deux fois avant d'envahir la maison, il se verrait cloîtré au poste de police, il renoncerait à son projet de chantage. Je n'avais qu'à lui faire peur, le prendre à la gorge et lui parler dans le blanc des yeux. Il était dans mon dos ou presque ; je me suis retourné brusquement et j'ai marché sur lui, la tête vide de pensées. Il était appuyé contre un poteau et il avait toujours son mauvais sourire.

— Si vous voulez mourir étranglé, continuez votre petit jeu !

Il s'est remis sur ses deux pieds, puis :

— Avant de m'étrangler, mon blanc-bec, t'auras les menottes aux poings.

— Vous avez des amis dans la police ?

— J'aurais des choses à leur raconter sur ton compte.

— Qui vous en empêche ?

— Personne, justement.

Il est parti comme il était venu, sans faire de bruit, en traînant les pieds, dans ses vêtements trop grands pour lui, tandis que je rentrais chez moi, inquiet, même si j'avais joué l'innocent, sachant qu'un mot de lui pouvait, en effet, me compromettre à jamais dans le quartier. Il m'avait fait oublier la fille brune et mon attitude impardonnable. Je voyais les mots de trahison sortir de ses lèvres minces et grises, indigner l'épicier Larose, le gérant de Steinberg et ma propriétaire, et j'imaginai les policiers entrant chez moi comme s'ils étaient chez eux, fouillant partout, me passant les menottes aux poings et m'emmenant jusqu'à la cellule qui serait mon nouveau domicile. C'était une scène insupportable. Il me restait un moyen d'en sortir : faire mes bagages et trouver une chambre loin d'ici, à l'autre bout de la ville, là où je serais un parfait inconnu, et recommencer ma vie.